

JOURNAL DE ROUEN - JOURNAL DE NORMANDIE du MARDI 15 AOUT 1939

5

# LA VIE LITTÉRAIRE



*LES LIVRES ET LES HOMMES*

**Le Journal d'André Gide**

(Bibliothèque de la Pléiade, aux Editions de la Nouvelle Revue française)



**S**il me fallait une caution au moment de parler ici du *Journal* d'André Gide — qui reste pour beaucoup de gens une sorte d'écrivain maudit — je n'en trouverais sans doute pas de meilleure que celle de M. Gabriel Marcel qui en soulignait ces jours-ci l'importance dans un journal catholique, *Temps présent*.

Non qu'il ne faille exprimer des réserves dont la courageuse sincérité de Gide est la cause. Gabriel Marcel constatant que Gide ne remie nulle part les « singularités » de sa vie, remarque que « ceux qui ont le goût de condamner pourront s'y livrer éperdument ». Mais Gabriel Marcel ajoute : « Il y a tout autre chose à retirer de ce livre : une invitation venue de très loin, à comprendre, à réserver son jugement ; oui, certes, il a indubitablement sur la conscience les péchés auxquels la lecture de ses œuvres a pu inciter bien des jeunes êtres sans défense ; et cependant sûrement près de lui la Grâce rôde — cette grâce qu'incarna l'admirable compagne de sa vie — et rien ne serait plus odieux que de le déclarer perdu... » Il faut être bien assuré soi-même de son Salut, pour vouer ainsi à sa perte éternelle et à une infernale prédestination un homme que Dieu n'a pas abandonné.

Plusieurs pages du *Journal* — mais le *Journal* sans elles serait un hypocricisme et un faux témoignage — en proscrivent la lecture aux esprits non adultes et aux sots. Aux autres, capables d'entendre, capables de protester où il le faut et, à la fois, de déceler, pour s'en réjouir, tous les signes de ce que Gabriel Marcel appelle précisément « la Grâce », capables de s'émouvoir devant un tel dénuement et d'apprécier aussi une telle richesse, le *Journal* apparaîtra comme une œuvre capitale, impossible à méconnaître si l'on prétend juger André Gide avec loyauté et justice.

La plus grande partie de ce *Journal*, avait été reproduite dans les *Œuvres complètes* jusqu'en 1932, puis dans deux volumes qui nous menaient jusqu'en 1935 ; il est publié en un seul tome de 1300 pages jusqu'en janvier 1939 par la « Bibliothèque de la Pléiade ». C'est la première fois que cette collection remarquable dont il n'est plus nécessaire de signaler la prodigieuse réussite technique et littéraire (son succès près du public cultivé, ami des beaux livres et de grandes œuvres, nous en dispense) accueille un auteur contemporain. Les rapports d'André Gide avec la *Nouvelle Revue française* ne suffiraient pas à expliquer une pareille consécration et cette consécration ne semble pas prématurée : Gide est indubitablement l'un des maîtres du vingtième siècle et son *Journal* son enseignement majeur.

Œuvrier à l'automne de 1889 et clos en janvier de cette année il embrasse cinquante années de la vie d'André Gide. Disons-nous qu'il contient le meilleur, le plus vrai de sa vie ? Toutes sa vie assurément ne s'y trouve pas. Tel qu'il nous est connu, il y manque un certain nombre de passages relatifs à celle que Gide désigne par Em. l'Emmanuèle, de « Si le grain ne meurt... » Madeleine André Gide qui repose depuis Pâques 1938 dans l'humble et discret cimetière de Cuverville-en-Caux : « ... Il me paraît que les impressions systématiques (du moins liées à mon deuil) de tous les passages relatifs à Em. l'ont pour ainsi dire aveuglé. Les quelques allusions au drame secret de ma vie y deviennent incompréhensibles, par l'absence de ce qui les éclaircissait ; incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre, qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou » (20 janv. 1939). Ses textes ainsi écartés par un guideur intime bien explicable et une amitié dont *La Porte étroite* exprime la qualité haute et rare, ne sont sans doute pas perdus, et André Gide peut-être a prévu ; a voulu qu'ils fussent rassemblés un jour, moins pour une éventuelle défense de sa mémoire à lui que pour renouveler, devant nous, une dernière fois, à la digne mémoire d'Alissa le tendre hommage de sa première femme.

En outre, le *Journal* n'a pas été régulièrement tenu. Gide ne le reprenait qu'aux heures lourdes, de vouloir et de pensée engourdis, comme un remède et une discipline, comme une bouée de sauvetage : « Je m'attache à ce carnet désespérément ; il fait partie de ma patience ; il m'aide à ne pas enfoncer »

(7 février 1916) — « J'ai recours à ce carnet, une fois de plus, pour apprendre à dire à exiger de moi davantage » (10 juillet 1921). — « Infatigable, je n'ai pu m'astreindre à tout à jour ce carnet... Et pourtant je comptais sur lui pour ne me sortir d'indifférence » (13 mai 37) — « Je me raccroche à ce carnet ainsi que j'ai fait souvent... par méthode » (21 août 38) — « Ce carnet, une fois de plus, m'a aidé à me recueillir » (16 oct. 38). Ce que Gide relève le plus volontiers, en en relisant des pages d'avant la guerre « c'est d'y retrouver si longtemps et si tard, la contrainte morale et l'effort. Combien longtemps j'eus à me débattre ! Quelles mornes steppes j'ai traversées !... » (27 sept. 29) — D'où cette crainte que Julien Green a recueillie en 1938 : « Je ne le tiens guère que dans mes heures de découragement. Aussi j'ai-je l'impression d'être triste, ce qui n'est pas vrai. Je ne suis ni triste, ni malheureux » — et que Gide notait en février 1924 : « Si plus tard on publie mon journal, je crains qu'il ne donne de moi une idée assez fautive. Je ne l'ai point tenu durant de longues périodes d'équilibre, de santé, de bonheur ; mais bien durant ces périodes de dépression, où j'avais besoin de lui pour me ressaisir et où je me montre dolent, geignant, pitoyable. Dès que reparait le soleil, je me perds de vue et suis tout occupé par le travail et par la vie. Mon journal ne reflète rien de cela, mais seulement mes périodes de désespoir ».

Ajoutons enfin que ces dernières années la publication partielle du *Journal* et les préoccupations politiques d'André Gide en ont peut-être changé par endroits le caractère. Citons Gide encore :

« Depuis longtemps ce carnet a cessé d'être ce qu'il devait être : un confident intime. La perspective d'une publication, fut-elle partielle, de mon journal... en a faussé le sens ; et aussi faussé ou paresse, et dislocation de ma vie, crainte de laisser perdre ce que j'aurais dû verser dans des livres ou des articles, que je ne sais quelle inconscience m'a fait quitter l'espoir de pouvoir jamais mener à bien » (30 mars 32).

« ... Ce carnet qui depuis longtemps n'était plus qu'un cimetière d'articles morts-nés » (15 août 35).

« La fâcheuse habitude que j'ai prise ces temps derniers de publier dans la *N. R. F.* quantité de pages de ce journal (par impatience un peu et parce que je n'écrivais plus rien d'autre) m'a lentement détaché de lui comme d'un ami insaisissable, à qui l'on ne peut rien confier qu'aussitôt il ne le redise. Combien plus abondante ma confiance, si elle eût eu rester posthume. » (16 mai 1936).

Tel qu'il est cependant le *Journal* est indispensable à la connaissance d'André Gide comme le sont — et plus encore — les *Cahiers* pour la connaissance de Maurice Barres à la lecture desquels Gide souvent s'agaçait sans être insensible à de certains aveux, à de certaines beautés. Gide ne souhaite-t-il pas lui-même qu'on le connaisse mieux ? « Peut-être ce carnet aidera-t-il à empêcher la mésinterprétation de mes œuvres que, si souvent, je vois mal comprises, même sans intention hostile » (1<sup>er</sup> février 1931). — « Si ces carnets venaient au jour, plus tard, combien n'en rebuteraient-ils pas, encore... Mais combien s'aime celui qui, malgré eux, à travers eux, verra demeurer mon ami » (7 février 1916). André Gide, à plusieurs reprises, se plaint de la dénomie et de l'insulte et qu'on lui prête, avec une âme glacée, la volonté de compromettre. S'il note que la fonction d'intermédiaire est une « belle fonction à assumer » (mars 1935), il indique de quelle façon il la conçoit et la voudrait exercer.

« Dès que je suis fatigué ces ignominies me remontent au cœur et je souffre de sentir se soulever contre moi tant de sottise et tant de haine. Je crains aussi que ces traits ne s'attachent à ma figure, sachant trop que le mensonge trouve un plus prompt crédit que la vérité » (décembre 1929).

« Il est encore de nombreuses critiques qui s'imagent que de tout temps je me suis beaucoup occupé et préoccupé de mon influence et que j'écrivais dans le but d'incliner et me soumettre l'esprit de mes lecteurs. J'espérais avoir donné les preuves du contraire, mon unique désir ayant été jusqu'à ces derniers temps d'écrire des œuvres d'art, non précisément impersonnelles, mais comme émancipées de moi-même et qui, si elles avaient une action sur le lecteur, ne pouvaient que l'aider à y voir clair, à s'interroger lui-même et le forcer à penser, fut-ce contre moi, à me quitter » (Janvier 1931).

« Il y a un grand malentendu entre eux et moi qui vient de ce qu'ils m'ont pris d'abord pour un dilettante, un sceptique ; il leur semblait que l'effort de l'âme ne pût aboutir que là où et que ce qu'ils appelaient « spiritualité » ne saurait être que mystique. L'âme qui ne croyait pas, dormait. Or mon âme (mot que j'emprunte à leur lexique) est restée fervente. Je ne suis pas

P  
J  
U  
T  
R  
S  
N  
P  
D  
J  
N  
Q  
L  
V  
R  
J  
S  
S  
N  
M  
J  
N

ou l'écrit, fait passionnément et même la vérité et en n'est pas satisfait que je hais le mensonge" (1927).

S'il faut ajouter un titre pour rendre les résistances et nuancer les réquisitoires des uns ou des autres, au seul de ce *Journal* qui explique toute l'œuvre d'André Gide, qui retrace avec tous ses dévouements, tous ses élans et toutes ses reprises, la démarche de son es-

prits. **Q**UAND on a lu d'affilée les 1560 pages du *Journal*, quand on a, d'une seule traite, parcouru ces cinquante années, on garde devant soi moins une vie d'André Gide rompu en tranches, distribuée en parties, partie en phases et en périodes, qu'un portrait. Les événements extérieurs n'ont en effet que peu de prise et de-

(qui font penser à la phrase que les élèves de seconde connaissent : « Tout paysage est un état d'âme ») sur lesquelles je dois passer, quoiqu'on y trouve des croquis esquissés d'un trait précis et suggestif, avec des remarques sur la musique qu'il serait utile et profitable aussi de retenir (le piano qu'il a longtemps travaillé et où il jouait par



André GIDE, à l'époque des « Caves du Vatican »  
d'après le portrait par Jacques-Emile BLANCHÉ qui se trouve au Musée de Rouen

prit, sa perpétuelle enquête où chaque apaisement à son venin et chaque détresse sa lieffeur, que ce soit cette plainte d'octobre 1916 où l'on croirait réentendre l'écho du hémissement de Saint-Augustin : « Hier rebute abominable qui me laisse le corps et l'esprit dans un état voisin du désespoir, du suicide, de la folie. C'est la roche de Sisyphe qui retombe tout au bas du mont dont il tentait de graver la pente, qui retombe avec lui, roulant sur lui, l'entraînant sous son poids mortel et le replongeant dans la vase. Quoi ? Va-t-il falloir encore et jusqu'à la fin recommencer cet effort lamentable ? Je songe au temps où dans la plaine sans plus aucun souci d'ascension, je courais à chaque heure nouvelle, indolemment assis sur cette roche, qu'il n'était plus question de soulever. Hélas, vous avez pu pitié de moi, malgré moi-même, Seigneur. Mais alors tendez-moi la main. Conduisez-moi vous-même jusqu'à ce lieu, près de vous, que je ne puis attendre. »

rière les allées et venues de l'esprit, la complexité de l'âme qu'un conflit quasi permanent partage, qui s'efforce à des conciliations impossibles, et que ses élans réticents et ses refus nostalgiques semblent rendre inassissable, une unité se dessine et demeure. Le *Journal*, enregistrant ces allées et venues, ces refus et ces élans, manifeste cette unité plus qu'aucune autre œuvre — qui la brise en ne reflétant qu'un moment, qu'un aspect de Gide. Je voudrais seulement par les nombreuses citations qui vont suivre, cueillies d'un bout à l'autre du *Journal* et groupées autour de trois ou quatre points, aider le lecteur non ou mal informé à commencer de l'apercevoir. Et je souhaite aussi qu'il en conserve une image de Gide assez véridique pour qu'au moins ses éventuels griefs trop péremptoires se tempérassent d'humaine compréhension, voire de charité chrétienne.

• • •  
Avec de fréquentes notes de voyage

leur des grandes œuvres de Bach et de Chopin, entre autres, a été souvent pour André Gide un refuge), le *Journal* contient de nombreuses notes de lecture où nous nous arrêterons un instant.

Gide a beaucoup lu et relu, les maîtres français, les anglais, les allemands, les russes. C'est un lecteur difficile : « Un livre ne m'intéresse vraiment que si je le sens né d'une exigence profonde et que si cette exigence peut trouver en moi quelque écho ». Aussi est-il le plus souvent sévère et s'il est capable d'admiration, d'adhésion chaleureuse, ses réactions défavorables ne manquent pas de viracité. Lecture appliquée, attentive, concentrée, volontiers lente pour prolonger le colloque, pour pénétrer plus avant au cœur mystérieux d'une œuvre, surtout de celle dont la clarté apparente n'est que « la plus spépieuse ceinture ». « Je lis comme je voudrais qu'on me lise. C'est à dire : très lentement. Pour moi lire un livre c'est

m'absenter quinze jours durant avec l'auteur ».

Qu'admire-t-il donc ? Quels écrivains le nourrissent, le contentent ou l'irritent ? Voyons plutôt, par quelques prélèvements au hasard, ce qu'il aime et ce qui lui déplaît chez un écrivain.

L'œuvre des frères Tharaud par exemple, en juillet 1921, lui paraît « de la qualité la meilleure ». Le seul reproche qu'il fasse à leurs livres, « c'est de n'être dictés jamais par aucune nécessité intérieure; ils n'ont pas avec l'auteur de ces rapports profonds et nécessaires où s'engage une destinée ».

Une préoccupation du même ordre dicte à André Gide son opinion sur Anatole France, celle d'avril 1906 :

« C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude, on l'épouse du premier coup... Il est de bonne compagnie; c'est-à-dire qu'il se soucie toujours des autres. Il n'attache peut-être pas grand prix à ce qu'il ne peut pas leur montrer. Du reste je le soupçonne de n'exister pas beaucoup en retrait de ce qu'il nous montre... »

Et l'opinion de 1924 n'est guère meilleure. En avril :

« Lu avec un vif plaisir l'Histoire comique de France. Encouragé, je reprends Le Jardin d'Épicure; mais je retrouve mon premier écartement devant cette boisson bienveillante et tiède. »

En novembre :

« Homme adroit et disert, incapable aussi bien de musique que de silence. »

Renan écrivain n'est pas mieux traité :

« L'Abbesse de Jouarre me paraît au-dessous du médiocre, enfantin. Véritable répulsion pour ce style flasque. (3 décembre 1929). « Mollasse, incertitude de la langue de Renan... (27 juin 1932). »

Il en va autrement pour Bossuet :  
« Chaque fois que je reprends Bossuet, c'est avec un ravissement continu qui me fait penser, sur l'instant, qu'il n'est pas un de nos auteurs. Il est Pascal, que je préfère, pas un qui ait su mener notre langue à une plus ample plénitude, à une perfection plus harmonieuse, à une force plus assouplie. Quelle sûreté dans le choix des mots ! Quelle audace ! Mais mon admiration pour Bossuet, il me faut l'ajouter aussitôt semblable à celle que je porte à Hugo; s'en tient à la forme. Je sais bien que ce qui donne à celle-ci la plénitude et la splendeur de ses contours, c'est la passion qui la gonfle, car cette forme n'est jamais creuse; mais tout comme chez Hugo, de quels serviables lieux communs je la trouve souvent emplie ! » (avril 1938).

Relisant la Correspondance de Flaubert (1921), Gide écrit :

« Latent ou guélu, le blasphème contre la vie, ce blasphème permanent, chez celui-ci que j'aime, me cause une grande douleur. Je sens ce devoir d'être heureux, plus haut et plus impérieux que ces factices devoirs d'artiste. »

Sur Bourget, dont il a fait la connaissance à Hyères en novembre 1915, et qui lui laisse voir son « besoin de séduire » celui qu'il savait « d'une autre génération, d'un autre camp, d'un autre bord », il note, après la lecture du *Démon de midi*, en juin 1930 que, « la grande place qu'il occupe n'est nullement usurpée » mais reprenant Gœthe aussitôt il sent « à quelle distance du monticule Bourget s'élèvent les cimes du vrai Parnasse. Il ne fait point partie de la grande chaîne dont les sommets, pour la neige éternelle, sont toujours inhumainement dénudés. »

fatuation où la sottise, la naïveté et l'impertinence se mêlent, ne viennent pas le contredire.

Léon Blum serait un fin critique « si la politique ne courbait à ce point ses pensées. Mais il juge choses et gens d'après ses opinions non d'après son goût » (janvier 1907). La même année Gide note que l'ouvrage de Blum sur le mariage « peut faire du mal » « si typiques et bien présentées » que soient les observations de ce livre « qui semble une habile préface à tout le théâtre juif d'aujourd'hui, elles méconnaissent complètement la valeur de la résignation et de la contrainte... »

Ayant dîné avec Léon Blum — qui est de « cette sorte d'esprit précis qui congèlent le mieux à distance et dont l'éclat lucide le maintient en état de constriction et le réduit à l'impuissance » — Gide relève le lendemain (24 janvier 1914) la façon qu'il a de mettre continuellement le Juif en avant : « Blum considère la race juive comme supérieure, comme appelée à dominer après avoir été longtemps dominée, et croit qu'il est de son devoir de travailler à son triomphe, d'y aider de toutes ses forces ». Quelques lignes suivent sur la littérature juive à propos de laquelle on retrouvera, dix-sept ans plus tard (15 mars 1931) à propos de Duvernois, cet arrêt rigoureux :

« Mendès, Tristan Bernard, Sternheim, Bernstein, Coolus, Hirsch, Croiset, etc... tant dramaturges que romanciers, tous ont ceci de commun que, dans leur œuvre, toute idée de noblesse est exclue. C'est de la littérature avilissante. Chacun d'eux ne peint l'homme que tel qu'il devient lorsqu'il s'abandonne; ne peint que des créatures abandonnées, des déchéances. »

La conversation d'Anna de Noailles est décrite en janvier 1910 comme « une très savoureuse compoie d'idées, de sensations, d'images, un tutti-frutti accompagné de gestes de mains et de bras, d'yeux surtout qu'elle lance au ciel dans une pâmoison pas trop feinte mais plutôt trop encouragée » et ses *Mémoires*, en mars 1931, offrent une « indicible surenchère sur tout ce que l'infatuation littéraire et féminine a pu produire de plus outré ». Colette, par contre (à propos de *Mes apprentissages*, février 1936) manifeste « une sorte de génie très particulièrement féminin et une grande intelligence. Pas un trait qui ne porte et ne se retienne, tracé comme au hasard, comme en se jouant, mais avec un art subtil, accompli. »

On trouve ainsi dans le *Journal*, en même temps que des remarques de lectures, des notes sur les milieux et les hommes de lettres depuis 1889. Péguy, Ghéon, Gourmont, Proust, Suardès, Valéry, Claudel, Jacques Rivière, Charlie Du Bos (qui vient de mourir), Copeau, J.-E. Blanche, Roger Martin du Gard, Charles Maurras... — mais ne recopions pas l'index qui figure utilement à la fin du volume — apparaissent et réapparaissent en cette société vivante.

De ces contacts avec eux, de ces rencontres avec les livres, retenons, plutôt que l'anecdote et le portrait, la réaction littéraire de Gide. Il y a pour lui, en effet, dans son *Journal*, autant d'occasions de préciser quel écrivain lui-même il veut être.

(A suivre).

R.-G. NOBECOURT.